Book Reviews / Comptes rendus

Denise Carabin

Les idées stoïciennes dans la littérature morale des XVI^e et XVII^e siècles (1575–1642)

Paris : Honoré Champion, 2004, 1007 p.

L'influence du stoïcisme sur la littérature de la « première modernité » a déjà fait l'objet d'études importantes, comme le montre l'imposante bibliographie du présent ouvrage. Si, depuis la thèse de Léontine Zanta (*Le Renaissance du stoïcisme au XVI^e siècle*, Paris : Champion, 1914), les traces de cette philosophie ancienne ont été maintes fois décelées par la critique, aucune étude d'ensemble n'existait encore pour la période envisagée, à savoir celle qui correspond au passage de la génération de Montaigne à celle de ses héritiers spirituels, Charron, Du Vair, Lipse, et La Mothe Le Vayer (1642 étant la date de *La Vertu des païens*). Certes, les rapports entre stoïcisme et christianisme ont souvent mobilisé l'attention des critiques, que l'on ait vu dans le néo-stoïcisme une menace rationaliste pour la foi ou qu'on ait soutenu qu'il servait au contraire à en étayer les fondements. À l'image souvent contradictoire d'un mouvement difficile à cerner, Denise Carabin oppose, selon ses propres termes, « une étude plus objective » et « une approche plus sûre » (17), se proposant d'observer le contexte principal où ce courant d'idées a évolué : essentiellement le milieu parlementaire des juristes dont la formation et le métier obligeaient à lutter contre les passions pour imposer la conception d'une vertu civique et personnelle fondée sur la raison. Cette diffusion du stoïcisme est également tributaire de l'activité des libraires et imprimeurs dans les éditions des textes anciens, même si les écrivains des XVI^e et XVII^e siècles appréhendaient aussi les idées d'un Sénèque ou d'un Sextus, d'un Épictète ou d'un Plutarque, en lisant leurs contemporains, en particulier Montaigne, Du Vair ou Juste Lipse.

Parmi les principaux auteurs abordés dans ce vaste ouvrage (plus de mille pages !) on trouve, en effet, Juste Lipse, l'auteur du *De constantia* dont le génie permit d'unifier le mouvement néo-stoïcien; Montaigne, non pour reparler, à la manière de Villey, de son hypothétique « période stoïcienne » mais pour définir un style de pensée et d'action en accord avec les grands principes sénéquiens; Du Vair, l'auteur de la *Philosophie morale des stoïques* (1585), éminent esprit dont le rayonnement éclaire toute l'époque; enfin des auteurs jugés « mineurs » (comme Pibrac, Le Caron, Hotman, Grotius ou Saumaise) mais qui ont occupé une place considérable dans la vulgarisation de ce mouvement d'idées. Il convient pourtant de se méfier des voies de diffusion qui peuvent passer pour évidentes. La dissémination des idées stoïciennes a pris parfois de curieux détours : la bibliothèque d'un de Thou,

par exemple, était très riche en livres stoïciens mais leurs idées se reflètent fort peu dans le seize livres de son *Histoire universelle*.

L'approche suivie essaie de convoquer études thématiques et histoire des idées, sans négliger pour autant les questions de langage et de forme littéraire (essais, discours, commentaires, traités, etc.). Comme la plupart des thèses de doctorat françaises, ce très copieux ouvrage ne peut s'empêcher de répertorier et recycler un grand nombre d'idées reçues sur la réception critique du stoïcisme à la fin de la Renaissance. C'est là à la fois sa force et sa faiblesse. Ses ambitions récapitulatives et totalisantes masquent, souvent à regret, l'originalité d'une voix personnelle qui cherche malgré tout à se faire entendre. On a parfois du mal à faire la part des idées proprement « stoïciennes » et de ce que partagent nombre de courants philosophiques issus de l'antiquité (académisme, aristotélisme, augustinisme, scepticisme, etc.). Dans quelle mesure peut-on faire apparaître des « idées claires et distinctes » dans une histoire des courants de pensée à une époque où abondent les récupérations chrétiennes et amalgames de toutes sortes ? Le découpage même de la matière traitée, la multiplication des analyses partielles et la juxtaposition des résumés obligent à pratiquer des compressions d'arguments et à proposer des schémas réducteurs (comme sur l'anti-machiavélisme de Gentillet, 224). Les pages les plus nouvelles et les plus vibrantes sont peut-être curieusement celles consacrées à la langue élégante de Du Vair (348 sq.) et au rejet de la morale néo-stoïcienne par les ténors de l'humanisme protestant (627 sq.). On ne s'étonnera donc pas que la conclusion soit décevante : en effet, comment tirer des « tendances générales » d'un mouvement d'idées si « divers et ondoyant » (pour parler comme Montaigne) et que nos catégories conceptuelles ne peuvent qu'aplatir et banaliser en les rangeant dans une perspective hégélienne par trop simpliste ? Les néo-stoïciens auront-ils vraiment permis de « repenser l'actualité selon des normes autres que celles de la culture chrétienne » (908) ? Ce serait reprendre les présupposés « physiologiques » de Sainte-Beuve qui voyait chez tous ces humanistes les signes avant-coureurs des « Lumières ». Il reste que cet ouvrage, par l'érudition qu'il manifeste et l'ampleur de la synthèse à laquelle il vise, sera d'une grande utilité aux futurs chercheurs qui enquêteront sur la philosophie des Lumières avant la lettre.

FRANÇOIS RIGLOT, *Princeton University*